Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 28 (1883)
Heft: 12

Artikel: La guerre d'Amérique et la bataille de Gettysburg
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-347973

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXVIIIe Année. N° 12. 15 Décembre 1883

La guerre d'Amérique et la bataille de Gettysburg,

par M. le comte de Paris.

II. *Bataille de Gettysburg*, 1, 2, 3 *juillet* 1863.

Troisième journée.

En suite des mouvements opérés de part et d'autre pendant la nuit du 2 au 3 juillet, au milieu de plusieurs milliers de cadavres, de blessés et de débandés, les divers corps belligérants se trouvaient le 3, entre 6 et 7 heures du matin, dans les positions suivantes :

Les unionistes tenaient toujours à peu près la même ligne principale, c'est-à-dire Culps-Hill à droite, Cemetary-Hill au centre, les Round-Tops à gauche, mais sur les plateaux mêmes, ayant perdu, à droite les abords de Culps-Hill et, à gauche, les avancées des Round-Tops, soit les Vergers (Peach-Orchard) et Devils-Den. A la droite se trouvait le 12e corps en face de la division confédérée Johnson, vers le Rock-Creek, la division Williams en première ligne, Geary en seconde. Plus à gauche le 1er corps, dont les trois divisions étaient séparées : Wadsworth est à la droite à Culps-Hill, renforcé à sa gauche immédiate par la brigade Carroll de la division Hayes, 2e corps, vers Cemetary-Hill ; à gauche de Carroll sont les divisions Ames, puis Schurz, puis Steinwehr, du 11e corps, qui ont un peu appuyé à droite, et ont été remplacées à gauche par la division Robinson et par une partie de la division Doubleday, du 1er corps, tandis que le reste de cette dernière division est en réserve derrière Steinwehr. A la gauche de la division Robinson le 2e corps s'étend de Cemetary-Hill vers Zeiglers-Grove et Little-Round-Top, où il se relie au 5e corps qui tient les Round-Tops. En réserve sur les routes de Baltimore et de Taneytown le 6e corps, dont deux brigades, Shaler et Neil, sont vers la maison Miller sur la rive orientale du Rock-Creek. Le 3e corps, complètement désorganisé, est mêlé aux réserves de Sedgwick, mais dans le courant de la journée il rentrera en première ligne à la droite du 2e corps.

La cavalerie arrive enfin sur ses positions définitives : à droite, entre Wolfs-Hill et le White-Run, la division Gregg, renforcée

de la brigade Custer ; à gauche, sur la route d'Emmettsburg, le reste de la division Kilpatrick avec la brigade régulière Merritt.

Après un conseil de guerre tenu le 2 au soir, Meade a décidé de rester en défensive sur ses positions en fer à cheval, qu'on améliorera et étendra au fur et à mesure de l'arrivée des renforts, ainsi qu'à l'aide de la pelle et de la pioche des pionniers.

Les confédérés n'ont pas changé davantage leurs projets ni leur ordre de bataille concave. A gauche reste Ewell dont la division Johnson, renforcée de la brigade Smith, de la division Early, et de deux brigades, Rodes et Daniel, de la division Rodes, occupe les pentes de Culps-Hill dont elle n'a pu encore atteindre le sommet. Au centre est le corps Hill devant Cemetary-Hill. A droite Longstreet, division Hood en tête, sur la route d'Emmettsburg autour des Vergers, menaçant les Round-Tops, tandis que la division Pickett arrive en réserve vers Seminary-Hill. La cavalerie Stuart rallie enfin le champ de bataille et se place à l'aile gauche sur la route de Hanover pour tourner la droite fédérale.

De nouveau Lee attaquera les positions ennemies sur tout le front; en même temps il tentera un effort plus grand par sa droite, c'est-à-dire par Longstreet, du Plum-Run sur les Round-Tops, en tournant un peu celles-ci en aval.

Ainsi la situation respective des belligérants peut être retracée par le croquis approximatif ci-contre :

Le général Lee comptait faire commencer l'attaque de bonne heure par Longstreet, qui donnerait aux autres corps le signal du mouvement en avant. Mais divers contretemps et malentendus retardèrent l'action de Longstreet, tandis qu'à l'autre aile le combat s'ouvrait accidentellement. En effet, comme Johnson s'apprêtait à gagner le haut du plateau de Culps-Hill dès que les trois brigades de renfort de Rodes et Early l'auraient rejoint, il fut lui-même assailli par le feu du 12e corps fédéral. Williams, qui commande ce corps en remplacement de Slocum devenu le chef de toute l'aile droite, ne peut laisser les sudistes aussi près de la crête et il les fait attaquer par sa division passée aux ordres du brigadier Ruger. La canonnade amène bientôt une vive fusillade, puis une chaude mêlée, à laquelle la division Geary prend part. Dans l'autre camp Johnson est successivement renforcé par les brigades attendues, et la lutte se prolonge de plus en plus acharnée.

« Les heures se passent, dit le comte de Paris; le soleil, qui s'élève

Positions le 3 juillet à 6 heures du matin.

Divisions confédérées

Ho. Hood; M.L. Mac Laws; Pi. Pickett, corps Longstreet (I).

H. Heth; A. Anderson; P. Pender, corps Hill (III).

R. Rodes; J. Johnson; E. Early, corps Ewell (II).

St. Div. cav. Stuart.

Divisions et brigades féderales

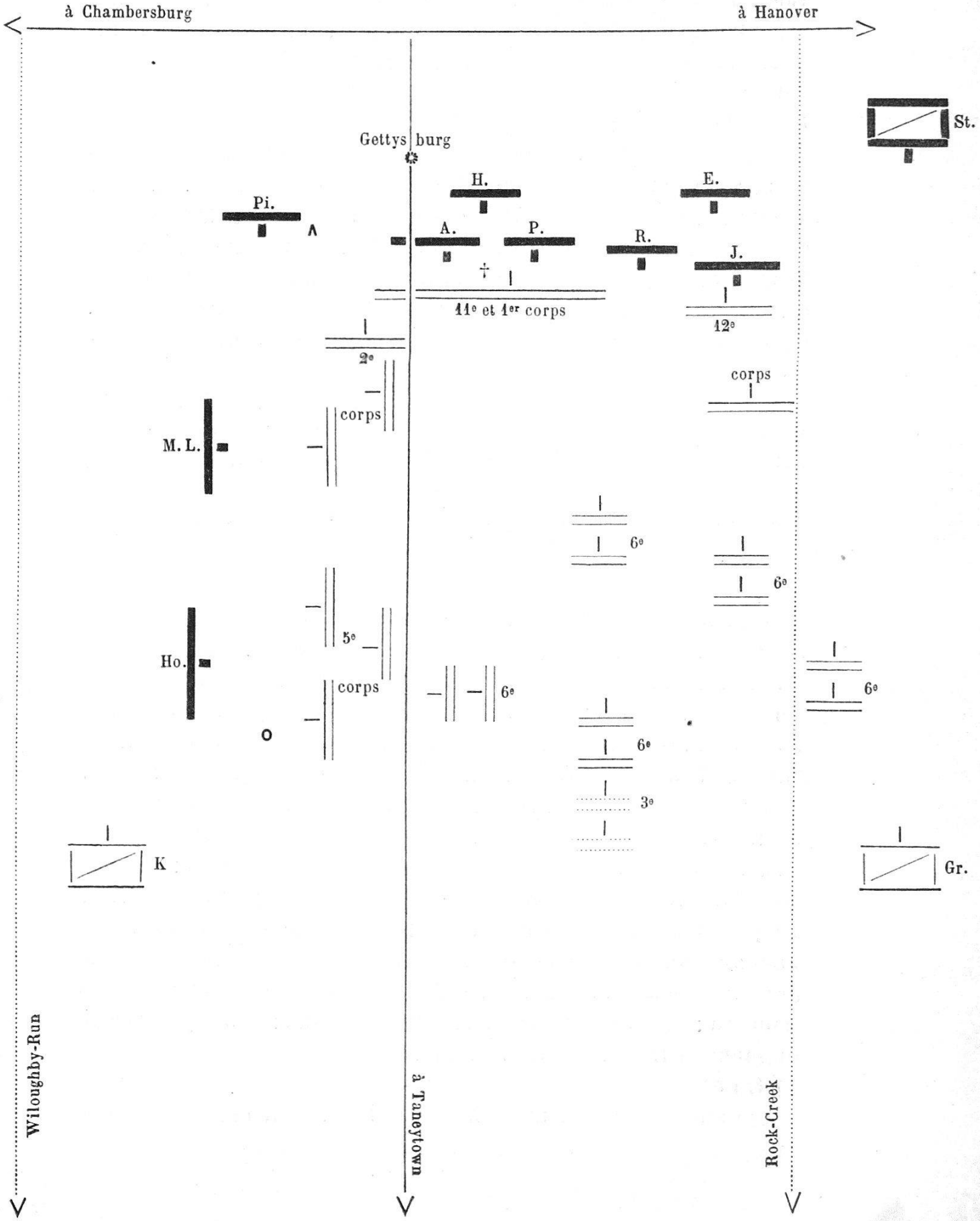
K. Caval. Kilpatrick.

Gr. Id. Gregg.

∧ Seminary-Hill.

† Cemetary-Hill.

O Round-Tops.



de plus en plus, devient brûlant. Par moment, le combat languit, puis il se ranime avec une nouvelle violence. Aux instants de silence, Johnson cherche, en vain, à saisir le bruit de l'attaque de Longstreet, qui doit le soulager en détournant l'attention de l'ennemi. Il supporte seul tout l'effort de la lutte, lutte terrible d'homme à homme, corps à corps, impossible à décrire ; car elle se compose d'incidents aussi nombreux que les combattants eux-mêmes. Mais les soldats de Jackson, habitués à ne jamais reculer, ne sauraient encore renoncer à la victoire. A droite, les brigades Jones et Nichols se maintiennent sans perdre ni gagner de terrain. Walker a été détaché à l'extrême gauche, au bord du Rock-Creek pour observer les mouvements de Ruger. Stewart et la plus grande partie des renforts envoyés à Johnson occupent, dans la pointe du bois, la position à la fois la plus menaçante et la plus exposée : car, s'ils séparent presque complètement Ruger de Geary, ils reçoivent sans abri le feu croisé de l'artillerie et de la mousqueterie. Enfin, après 7 heures de combat, les confédérés, sentant qu'ils s'épuisent en vain, tentent un dernier effort pour rompre la droite de Geary et pour atteindre la chaussée de Baltimore. Mais Kane, renforcé par la brigade Shaler du 6e corps, est prêt à les recevoir. Stewart, voulant déborder sa droite, s'étend jusqu'au ruisseau, après avoir reformé sa ligne, et conduit ses hommes à la charge. Les plus braves hésiteraient peut-être, s'il ne leur donnait l'exemple en personne ; car ils savent qu'on leur demande un acte de désespoir ; mais tous s'élancent, à sa suite, dans le cercle de feu où l'ennemi les attend. Héroïsme inutile ; car les tirailleurs que Ruger a poussés à travers le ruisseau ouvrent une fusillade meurtrière sur leur flanc gauche, pendant qu'ils combattent, de front, les troupes de Geary, et, après une résistance énergique, ils sont enfin repoussés. Ruger passe aussitôt le ruisseau ; Geary pénètre avec lui dans le bois. Les sudistes, épuisés, ne peuvent résister à ce mouvement combiné de tout le 12e corps : ils sont chassés des retranchements, poussés sur les pentes de Culps-Hill, et rejetés sur la rive gauche du Rock-Creek, laissant aux mains de l'ennemi trois drapeaux et environ cinq cents prisonniers. Le succès des fédéraux à l'aile droite est complet. Il est onze heures du matin : le combat est terminé de ce côté ; il n'a pas encore commencé sur le reste de la ligne.

» On est arrivé aux heures les plus chaudes de la journée ; un silence étrange règne sur le champ de bataille et fait paraître encore plus longue aux soldats fédéraux, appesantis par la fatigue,

l'attente d'une attaque générale, sur laquelle ils comptent depuis l'aube. Le général Lee dit, dans son rapport, qu'en concertant bien l'action de ses différents corps, il avait lieu de compter sur le succès; mais c'est justement ce concert qu'il n'a pas su établir. En effet, entre 7 et 8 heures du matin, lorsque la lutte est engagée, depuis au moins quatre heures, sur la gauche, il s'occupe encore de déterminer l'emplacement des troupes qui vont attaquer Zeiglers-Grove. Bien plus, il ne semble même pas encore absolument décidé à cette attaque : Longstreet s'efforce de lui faire adopter une manœuvre tournante contre l'extrême gauche de l'ennemi. Pendant le long examen auquel se livrent les deux généraux, les troupes fraîches de Pickett, arrivées depuis longtemps sur Seminary-Hill, et qui jouent le premier rôle dans le combat, en quelque point qu'il se livre, restent l'arme au pied, attendant en vain leurs ordres. C'est à dix heures du matin seulement qu'elles vont se placer près des Vergers, un peu en arrière de la route d'Emmettsburg.

» Les troupes engagées la veille ont abandonné une grande partie de l'espace découvert qui s'étend devant les nouvelles positions de l'ennemi. Leurs avant-postes sont à gauche, sur la route d'Emmettsburg; ils la dépassent, à droite, de quelques centaines de mètres. Anderson occupe les maisons Smith et Rodgers et le terrain dominant en deçà de celle de Godori; mais, ne laissant que des détachements sur la crête, il a ramené le gros de ses forces sur le versant occidental, dans des fonds et des bois qui leur offrent quelque abri. La gauche de Longstreet tient les Vergers; Wofford, au centre, est rentré dans le bois situé à l'ouest du champ de blé qu'il avait quitté la veille au soir; la droite borde le chemin de Millerstown, s'appuie au Devils-Den et s'étend sur la rive orientale du Plum-Run, devant les Round-Tops, au pied desquels Robertson et Law ont passé la nuit.

» Les confédérés occupent ainsi exactement la ligne sur laquelle le 3e corps fédéral s'était formé la veille. Dès le point du jour, le colonel Alexander a placé sur la route d'Emmettsburg les six batteries de réserve du 1er corps; le reste de l'artillerie de ce corps est bientôt posté auprès d'elles par le colonel Walton, et forme, depuis les Vergers jusqu'au point qui domine la route à l'est de la maison Godori, une ligne légèrement concave, de soixante-quinze canons, garnissant, à une distance de neuf à treize cents mètres de l'ennemi, toute la crête dont Humphreys a été délogé la veille. Les batteries du major Henry, à droite des Vergers,

croiseront leurs feux avec ceux du reste de la ligne ; celles d'Alexander sont en avant de cette position, au sommet de la pente qui descend à la maison Trostle; à sa gauche et un peu en arrière, se trouvent le Washington-Artillery, puis le bataillon de Dearing et celui de Cabell.

» Cette artillerie, placée ainsi en avant de l'infanterie, doit, d'après les ordres de Lee, battre les positions ennemies qu'il se propose d'assaillir. Toutes les troupes qui prendront part à l'attaque viennent, en attendant, se ranger en arrière de la crête, de manière que les fédéraux ne puissent les voir distinctement. Wilcox est, depuis le point du jour, en bataille, à cent cinquante mètres environ à l'ouest de la route, en aval de la maison H. Spangler Pickett s'établit derrière lui, dans le pli de terrain qui sépare l'arête de Warfield de celle de Seminary-Hill. Les brigades Kemper et Garnett sont déployées, la première immédiatement derrière la crête que couronne l'artillerie, l'autre à sa gauche. Armistead se place d'abord plus à gauche encore ; mais il sera bientôt obligé de quitter cette position, trop exposée aux coups de l'artillerie fédérale, et s'abritera derrière les deux autres brigades, prêt à revenir en ligne au premier signal. Une batterie légère, du corps de Hill, les accompagnera. Toute l'artillerie de ce même corps, couronnant les crêtes de Seminary-Hill, se prépare à soutenir l'attaque; enfin une partie de celle d'Ewell pourra également battre Cemetary-Hill.

» Vers onze heures, Pickett, ayant fait incendier la maison Godori et des meules de paille qui pourraient entraver sa marche, une fusillade assez vive s'engage entre les tirailleurs des deux partis : l'artillerie s'en mêle; mais, après trois quarts d'heure, cette canonnade sans objet cesse graduellement. Les deux armées restent immobiles : il semble que l'une et l'autre redoutent l'instant solennel où la victoire se prononcera entre elles.

» Pendant ce temps, la cavalerie fédérale paraît sur les derrières de la division Hood. Kilpatrick ayant réuni les brigades de Merritt et de Farnsworth, a passé le Plum Run, vers onze heures, au-dessous des Round-Tops, tourné la colline située au sud-ouest de ce massif, et il débouche dans les champs ouverts qui s'étendent fort loin de ce côté. Reprenant en sens contraire le plan que Hood avait formé pour atteindre les convois fédéraux, il cherche à gagner la route d'Emmettsburg, sur laquelle se trouvent ceux de l'ennemi.

» A la première nouvelle de ce mouvement, Law, qui remplace

Hood, a détaché pour l'arrêter la brigade Robertson. Farnsworth, stimulé par l'espoir d'enlever à l'ennemi une partie des réserves de munitions ou de vivres qui lui sont si précieuses, charge, avec trois régiments, les fantassins sudistes; mais après avoir franchi deux haies à la suite de leurs éclaireurs, son attaque audacieuse se brise devant le feu bien nourri de leur ligne de bataille. Ses cavaliers, qu'il cherche à ramener par la droite vers la maison Slyder, sont rejetés vers un terrain coupé, tourbillonnent pêle-mêle à travers les chemins, les barrières, les bouquets de bois, et finissent par tomber les uns après les autres sous les balles ennemies. Les derniers qui arrivent avec leur chef près du Plum-Run se trouvent enfermés dans un cercle infranchissable de clôtures où ils sont tous pris ou tués. Farnsworth est parmi ces derniers. Sa mort fut une grande perte pour l'armée fédérale; d'une bravoure brillante et communicative, prévoyant et vigilant, il avait toutes les qualités essentielles de l'officier de cavalerie. Merritt ne réussit pas mieux sur la route d'Emmettsburg qu'il suit depuis ce dernier bourg; de ce côté, les convois et les parcs confédérés sont protégés par la brigade Anderson. Les réguliers fédéraux, ayant vainement tenté de tourner ses positions, mettent pied à terre pour les aborder de front; mais ils sont repoussés à la suite d'une assez vive fusillade. Un peu après midi, Kilpatrick rappelle Merritt et le ramène sur la gauche de l'armée avec les débris de la brigade Farnsworth. Les pertes des fédéraux sont grandes; mais ils ont obtenu un résultat important : en attirant à eux deux brigades ennemies ils ont tellement affaibli la droite de Longstreet que celle-ci ne tentera même pas une diversion au moment de l'attaque décisive.

» Cependant Lee achève les derniers préparatifs de cette attaque. Après avoir désigné, dès le matin, Pickett et ses vaillants Virginiens pour en supporter le principal effort, il n'a pas encore choisi les troupes qui devront le soutenir ni réglé l'ordre dans lequel le reste de l'armée viendra prendre part au combat. Il veut auparavant étudier encore une fois le terrain avec Longstreet. Il paraît avoir compté d'abord sur les divisions Hood et Mac-Laws pour appuyer celle de Pickett, car aucun ordre n'a encore été donné aux troupes de Hill qui seules, à leur défaut, peuvent remplir cette tâche. Plusieurs officiers de l'état-major général affirment que ce plan fut même adopté et que Lee en prescrivit l'exécution à Longstreet, assertion que celui-ci dément de la façon la plus formelle. Comme Lee n'aurait pas permis à son

lieutenant de violer ses ordres sous ses propres yeux, il faut croire que l'examen des positions du 1er corps et de celles de l'ennemi lui fit abandonner sans retour ce projet. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que le général en chef ayant, dans cette circonstance, visité avec Longstreet les positions de Wofford, demanda à celui-ci s'il pourrait attaquer les pentes qu'il avait failli enlever la veille, et que Wofford lui déclara nettement la chose impossible. C'est donc le saillant formé par le front du 2e corps fédéral qu'il convient d'aborder, malgré les défenses dont il semble hérissé; non seulement sa forme même le rend plus accessible, mais sa perte serait plus fatale aux fédéraux que celle de toute autre partie de leur ligne; car si les confédérés parviennent à s'y établir, ils prennent à revers les défenseurs de Cemetary-Hill et de Culps-Hill. Mais pour que Hood et Mac-Laws coopèrent à cette attaque il leur faudrait quitter les positions conquises si péniblement à droite et laisser le champ libre à l'extrême gauche de l'armée fédérale : le bruit du combat que Robertson et Anderson soutiennent près de la route d'Emmettsburg arrive aux oreilles de Lee pour lui rappeler le danger qui peut le menacer de ce côté. Enfin Longstreet a lui-même affirmé depuis que les deux divisions engagées par lui la veille avaient été trop éprouvées pour pouvoir tenter encore un effort décisif. On aurait pu toutefois leur assigner une tâche fort utile et moins périlleuse que l'assaut de Zeiglers-Grove, en faisant faire par une partie de ces deux divisions de fortes démonstrations contre l'aile gauche de l'ennemi. La nature du terrain aurait permis à des troupes relativement peu nombreuses d'attirer, sans se compromettre elles-mêmes, l'attention de Meade et de détourner ainsi une partie de ses forces du point désigné à Pickett. Mais Lee ne paraît point avoir songé à cette diversion. Longstreet, qui désapprouve son plan, ne prend pas sur lui de la faire, et les soldats de Hood et de Mac-Laws, après avoir combattu presque seuls la veille, vont être condamnés à leur tour à rester spectateurs immobiles des efforts impuissants de leurs camarades.

» C'est à Hill que Lee demande les forces nécessaires pour soutenir Pickett. Anderson, dont la division forme la droite du 3e corps, a déployé, comme nous l'avons dit, la brigade Wilcox en avant de la ligne de Pickett. Les quatre autres sont formées en arrière, dans le même ordre que la veille. Perry, puis Wright à droite, en partie masqués par la gauche de ce dernier, Posey, puis Mahone à gauche, sur l'extrémité de Seminary-Hill, occu-

pent les positions qu'ils n'ont pas quittées pendant le combat du 2. Les brigades Thomas et Perrin s'étant avancées dans la soirée précédente, la division Pender se trouve formée sur deux lignes et son front, réduit de moitié, permet à Heth de prendre place entre elle et Anderson. Cependant les troupes de Hill ne pourraient, dans cet ordre déployé, soutenir efficacement l'attaque de Pickett. Aussi Lee ordonne-t-il au général Trimble, successeur de Pender, d'amener les deux brigades de sa seconde ligne, sous Lane et Scales, derrière les troupes de Heth, actuellement commandées par Pettigrew.

» De la sorte, six brigades appuieront Pickett à gauche et attaqueront en même temps que lui les positions fédérales. Wilcox, pour protéger le flanc droit de Pickett, s'avancera dès qu'on lui en donnera le signal. Toutes les troupes du 3e corps destinées à l'attaque sont mises sous les ordres de Longstreet et il est autorisé, s'il le juge nécessaire, à faire avancer les brigades Perry et Wright. Il charge Pickett de marquer exactement à chacun la place qui lui est assignée. Cette concentration affaiblit, sans doute, mais ne dégarnit pas complétement la ligne défensive que le général en chef est obligé de conserver en cas de revers; les positions que Pickett et Wilcox vont quitter sont couvertes par une puissante artillerie. Anderson, en bataille derrière Heth et les deux brigades de Trimble, est prêt a remplir l'espace que ceux-ci vont laisser vacant. Mais cette ligne a, d'une aile à l'autre, un développement d'au moins huit kilomètres; elle est donc faible partout et si l'attaque projetée ne réussit pas, il ne reste aucune réserve pour prévenir une contre-attaque.

» Longstreet apprend enfin que tout est prêt; on attend ses ordres pour commencer le feu qui doit précéder l'assaut. Il a placé le colonel Alexander à la pointe du bois, près de Warfield, pour observer l'effet de la canonnade et prévenir Pickett du moment où il faudra charger; mais ne croyant pas au succès, il écrit à Alexander de ne donner le signal que si l'ennemi est chassé de ses positions ou s'il le juge assez désorganisé pour que la réussite de l'attaque soit assurée. Celui-ci repousse naturellement la responsabilité dont son chef a le tort de vouloir le charger : ses munitions étant limitées, il ne commencera le feu que si l'attaque est décidée. Longstreet, ainsi mis en demeure de se prononcer formellement, fait enfin dire au colonel Walton de donner le signal convenu. Bien du temps a été perdu, car il est déjà une heure après midi. Deux coups de canon tirés sur la

droite, à une minute d'intervalle, par le Washington-Artillery, rompent brusquement le silence qui pesait sur le champ de bataille. C'est un « garde à vous! » compris aussitôt par les deux armées. La fumée solitaire de ces deux coups ne s'est pas encore dissipée que toute la ligne confédérée est déjà en feu. Aux soixante-quinze pièces du 1er corps s'en joignent soixante-trois du 3e corps, que Hill a mises en ligne, et qui, sauf la batterie Poague placée dans l'alignement des premières, sont établies sur le prolongement de Seminary-Hill, à une distance de douze à treize cents mètres des fédéraux. Ce sont donc cent trente-huit canons qui obéissent au signal de Longstreet.

» Les fédéraux ne sont pas surpris par ce brusque prélude : ils ont eu le temps de se remettre du choc de la veille et l'ont bien employé. Meade, assisté par Hancock et ses divers chefs de corps, a passé toute la matinée à rectifier sa ligne : la disposition générale n'est pas changée; mais toute la partie du front que l'ennemi semble menacer est plus fortement occupée. La brigade Stannard, de la division Doubleday, se forme en première ligne en colonne de régiments déployés; derrière elle le reste de la division, dans le même ordre, déborde sa gauche. Birney, qui a réorganisé le 3e corps, tient l'espace, de deux cent cinquante mètres à peine, que Doubleday a laissé vacant en se resserrant ; les trois brigades de sa propre division sont également en colonnes de régiments ; celle de Humphreys se masse plus à gauche en seconde ligne. Enfin deux brigades du 6e corps, sous Torbert et Nevin, se sont placées à droite et en avant de Caldwell, de manière à couvrir à gauche l'artillerie de Mac Gillivray.

» De son côté, le général Hunt, avec un zèle infatigable, examine et corrige la position de ses batteries. Celles de la réserve, engagées un peu au hasard, ont été réunies. Les corps ayant laissé la plupart de leurs convois en arrière, leurs canons étaient à court de munitions : le parc de réserve leur en a fourni. A l'extrême gauche deux batteries du 5e corps couronnent la crête escarpée du Little-Round-Top. Mac Gillivray, avec ses huit batteries de la réserve, occupe la position dans laquelle il a déjà rendu tant de services la veille, depuis la maison Weiker à gauche jusqu'à la dépression de terrain qui sépare les derniers contreforts du Little-Round-Top et ceux de Cemetary-Hill. Cette dépression, qui n'offre pas de bonnes positions, le sépare des quatre batteries du 2e corps placées par le major Hazzard derrière l'infanterie, sur la ligne de faîte qui se relève graduellement vers le nord : l'une d'elle est

à gauche, à mi-côte; les trois autres, sous Arnold, Cushing et Brown, sont sur la crête de la hauteur. La batterie régulière de Woodruff occupe Zeiglers-Grove. Enfin, à la droite de la face exposée aux feux ennemis, une batterie régulière et huit autres appartenant aux 1er et 11e corps forment, sous le major Osborne, une ligne brisée tournée vers le nord-ouest et le nord.

» L'artillerie unioniste est ainsi divisée en trois groupes : Mac Gillivray à gauche, avec 44 pièces, sur la prolongation des pentes du Little-Round-Top ; Hazzard au centre, avec 30 pièces, appuyé à Zeiglers-Grove ; Osborne à droite, sur Cemetary-Hill, avec une cinquantaine de pièces, dont la plupart, il est vrai, n'ont pas vue sur la partie la plus menacée de la ligne; enfin cinq batteries de réserve se tiennent prêtes à prendre la place de celles qu'il faudra relever.

» Les fédéraux ont donc environ quatre-vingts pièces pour répondre à l'ennemi. D'après les ordres de Hunt, ils attendent un quart d'heure avant de le faire, afin de pouvoir reconnaître les batteries sur lesquelles il conviendra de concentrer leurs coups. Ils occupent des positions plus abritées que les confédérés ; mais la forme de leur ligne donne à ceux-ci l'avantage d'un feu concentrique.

» Plus de deux cents pièces sont engagées dans ce combat d'artillerie, le plus terrible dont le nouveau monde ait jamais été le témoin. Les confédérés font des salves de batteries dont tous les coups, portant à la fois sur le même point, produisent plus d'effet que le tir successif. La veille, leurs projectiles passaient par-dessus l'ennemi : ils ont rectifié leurs hausses et obtiennent promptement une justesse inusitée pour eux. Le plateau occupé par les fédéraux forme au centre une légère dépression, qui dissimule leurs mouvements, mais ne les abrite pas des boulets ennemis; les obus éclatent au milieu des batteries de réserve, des convois, des ambulances; les maisons chancellent et s'écroulent ; le quartier général de Meade est criblé : Butterfield, son chef d'état-major, légèrement atteint. On ne voit partout qu'hommes cherchant à se dissimuler derrière les moindres anfractuosités de terrain ; on n'entend que la grande voix des canons et le sifflement des projectiles qui fendent l'air. Une foule, plus considérable encore que la vieille, de fuyards, de blessés, de non combattants, se presse de nouveau sur la chaussée de Baltimore.

» Cependant l'infanterie fédérale, immobile sous ce feu, supporte bien l'épreuve. Seuls les artilleurs sont aussi les plus exposés. Il

faut renouveler les servants auprès des pièces, puis ces pièces elles-mêmes, successivement démontées. Les batteries de la réserve viennent les remplacer et font taire les canons ennmis, qui s'avancent trop audacieusement au-dessus de Gettysburg pour prendre Cemetary-Hill d'enfilade. Pendant cette lutte, si ardente et si meurtrière malgré la distance qui sépare les combattants, la nature semble vouloir favoriser les confédérés ; car une brise légère du nord-est, poussant la fumée sur leurs positions, couvre d'un voile épais leurs batteries et la vallée dans laquelle ils vont s'avancer pour l'assaut. Cet assaut, nous l'avons dit, sera dirigé contre le saillant occupé par Hancock. C'est donc sur ce point que les confédérés devraient concentrer leurs feux ; mais au contraire, ils les dispersent sur toute l'étendue de la ligne ennemie.

» Cette faute fut remarquée avec étonnement par les artilleurs unionistes. Aussi lorsque, quelques années plus tard, la paix les ayant rapprochés de leurs adversaires, le général Hunt rencontra le général Long, secrétaire de Lee, qui avait été autrefois son élève à West-Point, il lui en demanda le motif : « Ce fut l'intervention des généraux (commandant les corps d'armée et les divisions), répondit Long. En voyant commettre cette erreur, ajouta-t-il, je me disais en moi-même que vous deviez nous trouver bien oublieux de vos leçons, des principes que vous nous aviez donnés. »

» Cependant les pertes des confédérés, pour être inférieures à celles des unionistes, n'en sont pas moins sensibles. L'artillerie de Longstreet est fort éprouvée; la brigade Kemper, placée derrière Wilcox, perd, en quelques instants, plus de deux cents hommes, sacrifice qu'il eût été facile d'éviter. Lee et Longstreet, toujours au poste du danger, visitent eux-mêmes les batteries sous une grêle d'obus. Leur vue encourage les soldats. On se dit, il est vrai, que ce dernier n'approuve pas le plan de la bataille ; mais on n'en attend pas avec moins d'ardeur le signal de l'attaque. Cependant, les sections de munitions étant trop exposées, il a fallu les éloigner : de là une grande difficulté pour approvisionner les batteries, qui n'ont que soixante coups à peine par pièce, y compris la mitraille. La réserve totale étant d'ailleurs de moins de cent coups, il importe de la ménager pour l'avenir. Aussi le colonel Alexander, espérant réduire promptement au silence l'artillerie unioniste, comptait-il donner à Pickett le signal de l'attaque après un quart d'heure de canonnade. Mais le temps passe, les caissons se vident, et le tir des fédéraux, concentré sur certains

points par les ordres de Hunt, est toujours aussi régulier, aussi précis qu'au début. Il faut cependant en finir, il est déjà près de deux heures; Alexander écrit à Pickett que, s'il veut charger, le moment est venu, malgré l'intensité du feu de l'ennemi; car il n'espère plus pouvoir l'éteindre. Celui-ci va trouver Longstreet, mais ne peut obtenir aucun ordre de ce général, cruellement tiraillé entre sa propre opinion et les instructions de son chef; il le quitte en annonçant qu'il va mettre ses troupes en mouvement; Longstreet ne lui répond que par un signe affirmatif de la tête. De retour auprès de sa division, Pickett attend toutefois un nouvel avis ou une occassion favorable, lorsqu'un message pressant d'Alexander le décide à donner enfin à ses soldats le signal de l'attaque. On lui apprend, ce dont il peut s'apercevoir lui-même malgré le bruit des canons confédérés, que ceux de l'ennemi ne leur répondent presque plus. L'artillerie fédérale semble être réduite au silence ou à court de munitions.

» L'occasion tant attendue est donc enfin arrivée. Erreur dont les assaillants vont être bientôt cruellement détrompés. En effet, vers deux heures et un quart, Meade, estimant que l'on a consommé assez de munitions, et voulant provoquer l'attaque de l'ennemi, ordonne de cesser le feu; Hunt, qui observe le champ de bataille d'un autre côté, donne le même ordre au même instant, et fait avancer derrière la ligne de Hancock deux batteries fraîches tirées de la réserve. Pendant un instant, les canons confédérés ont seuls la parole.

» Mais de nouveaux acteurs se préparent à entrer en scène. Pickett a fait désigner à tous ses soldats le but de la charge qu'ils vont exécuter. Au moment où l'on forme les rangs beaucoup d'entre eux ne se relèvent pas : le sol est jonché d'hommes tués, blessés ou frappés de congestion : car un soleil plus ardent encore que la veille éclaire cette sanglante journée. Mais tous les hommes valides sont à leur poste, et bientôt un spectacle saisissant vient arracher aux ennemis comme aux amis un cri d'admiration. Brûlant d'ardeur, comme si elle montait à l'assaut du Capitole même de Washington, et cependant marchant d'un pas contenu pour ne pas rompre ses rangs, la division Pickett s'ébranle, ferme et silencieuse, dans un ordre magnifique. Garnett, au centre, par un passage de ligne, laisse derrière lui Wilcox, dont les hommes couchés à plat, attendent un autre signal pour appuyer l'attaque; Kemper est à droite ; Armistead hâte son allure pour se mettre à gauche sur l'alignement des deux autres brigades : une nuée de

tirailleurs couvre le front de la division. La fumée s'est dissipée et cette petite bande aperçoit enfin la longue ligne des positions fédérales que le pli terrain dans lequel elle s'abritait lui avait cachée jusqu'alors. Elle s'avance, pleine de confiance, persuadée qu'un seul effort percera cette ligne déjà ébranlée, et comptant que cet effort sera promptement soutenu par tout le reste de l'armée. Déduction faite des pertes, elle ne se compose au plus que de quatre mille cinq cents hommes; mais les forces auxiliaires de Pettigrew, de Trimble et de Wilcox, portent à quatorze mille le nombre des assaillants. S'ils sont tous mis en mouvement à propos, et bien conduits sur un point de la ligne fédérale, leur effort peut triompher de tous les obstacles et décider du sort de la bataille.

» Pour prendre la direction du saillant occupé par Hancock, et que Lee lui a donné pour objectif, Pickett, après avoir dépassé Wilcox, fait faire une demi-conversion à gauche à chacune de ses brigades. Cette manœuvre, quoique bien exécutée, a de graves inconvénients; car la division, placée en échelons, à cheval sur la route d'Emmettsburg, présente le flanc droit aux fédéraux, à tel point que ceux-ci prennent les trois échelons pour trois lignes successives.

» Le moment est venu pour l'artillerie fédérale de recommen- le feu. Mac Gillivray concentre sur les assaillants celui de ses quarante pièces, et les fédéraux attribuent même à ce feu le changement de direction de Pickett : bien à tort, car c'est lorsqu'il présente le flanc que les boulets ennemis font le plus de ravages dans ses rangs. Si les trente-quatre pièces de Hazzard groupées sur le saillant pouvaient suivre l'exemple de Mac Gillivray, cette artillerie, que Pickett croyait paralysée, suffirait pour l'écraser. Mais, par l'ordre de son chef immédiat, Hazzard a tiré plus longtemps et plus vite que Hunt ne l'avait prescrit, et, à l'instant décisif, il n'a plus que de la mitraille dans ses coffres. Force lui est donc d'attendre que l'ennemi soit à petite portée. Pickett, encouragé par son silence, traverse plusieurs champs entourés de fortes barrières que ses éclaireurs n'avaient pu atteindre avant la canonnade ; puis, arrivé à la hauteur du point qu'il doit assaillir, il fait un nouveau changement de direction par une demi-conversion à droite et s'arrête pour rectifier sa ligne. L'artillerie confédérée cherche à l'appuyer, mais en comptant ses coups, car il faut les ménager; les sept pièces légères destinées à accompagner l'infanterie appelée ailleurs, font défaut au moment où elles de-

vraient s'avancer, et on ne peut trouver une autre batterie assez bien approvisionnée pour les remplacer.

« Mais, chose plus grave, les ordres ne semblent pas avoir été clairement donnés aux troupes qui doivent soutenir Pickett. A gauche, Pettigrew s'est mis en mouvement au premier avis : mais, placé en arrière de ce dernier, il a un espace plus grand à parcourir et se trouve naturellement distancé ; d'ailleurs ses soldats ne sont pas encore remis du combat de l'avant-veille ; dès le départ, on voit flotter leurs rangs, et ils ne s'avancent pas avec le même entrain que ceux de Pickett. Couvertes d'une chaîne de tirailleurs, les quatre brigades d'Archer, de Pettigrew, de Davis et de Brockenborough sont déployées de droite à gauche sur une seule ligne. Mais un tel ordre de bataille est toujours difficile à maintenir. La gauche ralentit le pas ; la droite, au contraire, poussée par les deux brigades de l'intrépide Trimble, cherche à rejoindre Pickett, que sa demi-conversion a rapproché d'elle : les quatre brigades se trouvent ainsi formées en échelons, comme celles de ce dernier, quoique en sens inverse. Scales, à droite derrière Archer, et Lane, à sa gauche, suivant la brigade Pettigrew, sont en seconde ligne, à la hauteur du dernier échelon. Bientôt ces troupes, par leur masse imposante, attirent une partie de l'attention et des feux de l'ennemi, et, à deux cent cinquante mètres, elles s'arrêteut pour lui répondre à coups de fusil. A droite, Wilcox est resté assez longtemps immobile, retenu peut-être par une divergence d'opinion entre les chefs sur le rôle qui lui est assigné. En effet, tandis que Pickett, qui est trop occupé pour veiller à ses mouvements, compte sur lui pour couvrir sa droite dans l'attaque, Hill, son chef hiérarchique, ne veut l'engager que si l'assaut principal réussit. Enfin, sur un ordre de Pickett, au moment où celui-ci s'arrête près de la maison Godori, Wilcox fait avancer sa brigade en colonne de bataillons déployés. Pour entrer plus vite en ligne et attirer ainsi une partie des feux de l'ennemi, il marche directement en avant. Il ne peut cependant regagner la distance qui le sépare des premiers assaillants ; ceux-ci ayant disparu dans un pli de terrain, puis se trouvant enveloppés de fumée, il les perd de vue, suit isolément sa direction à droite et ne parvient pas à couvrir leur flanc.

» Cependant Pickett, repliant ses tirailleurs, s'est ébranlé de nouveau, sans attendre que ses échelons fussent complètement en ligne ; l'artillerie et l'infanterie, postées sur la crête qu'il doit enlever, ouvrent contre lui, à deux cents mètres de distance, un feu

furieux de mitraille et de mousqueterie, tandis que les boulets de Mac Gillivray prennent encore sa ligne d'écharpe et font d'affreux ravages dans ses rangs, enlevant parfois jusqu'à dix hommes d'un seul coup.

» Avant de raconter le choc qui se prépare, il nous faut donner un aperçu du terrain qui va être si vivement disputé. Dans la prolongation au sud-ouest du mamelon proprement appelé Cemetary-Hill se trouve le plateau, un peu moins élevé, désigné par Lee comme but de l'attaque, et que nous appelons Zeiglers-Grove, du nom du bouquet de bois qui descend sur la pente opposée à Gettysburg. La crête de ce plateau, dont le sommet est fort égal, est bordée à l'ouest par des stratifications verticales qui, émergeant du sol, parfois à un mètre et demi de hauteur, forment, comme sur Culps-Hill, une véritable muraille. Le bois est défendu par les canons de Woodruff, postés sur sa lisière inférieure, et masque la droite de la 3e division du 3e corps, commandée par Hays. Plus loin, la muraille naturelle offre à celui-ci de fortes positions défensives ; à cinquante mètres au sud du bois, au-dessus d'une source appelée Bryans Well, elle est couronnée, sur une longueur de près de trois cents mètres, par des blocs de pierres sèches, assemblés de main d'homme. Derrière cette ligne se développe le reste de l'infanterie de Hays; deux batteries sont postées sur la crête. A gauche, le mur fait, vers l'ouest, un retour de quatre-vingts mètres pour rejoindre une nouvelle arête qui sort du sol, tandis que la première s'y enfonce. Elle est composée de la division Gibbon, dont le front, de quatre cent cinquante mètres, est couvert par un autre mur, fort bas, il est vrai, que surmonte une barrière de bois. La brigade Owen, commandée par le général Webb, est à droite, dans l'angle en avant de Hays; Hall au centre; à cent mètres plus loin, le mur s'arrête brusquement derrière le petit bois; et un épaulement prolonge en retour la ligne de défense vers le fond qu'occupe Birney et que couvre l'artillerie fédérale. Dans l'angle saillant formé par le bois, Doubleday a placé la brigade Stannard. Les quatre brigades sont disposées sur deux lignes : trois batteries, postées sur la crête, auprès de la seconde ligne, tirent par dessus la première. Leur front est flanqué, à droite par Hays, à gauche par Birney.

» En voyant leurs adversaires s'avancer contre ces positions formidables, tous ceux, parmi les fédéraux, qui ont combattu sous Burnside ont une même pensée : ils tiennent enfin la revanche de Fredericksburg. Les assaillants comprennent, au même

instant, tous les périls qui les attendent. A gauche, Pettigrew est encore loin. A droite, Wilcox s'éloigne d'eux et disparaît dans la fumée. Pickett se trouve donc, pour le moment, seul avec ses trois brigades. Loin d'hésiter, ses soldats prennent le pas de course. La fusillade éclate sur tout le front de la division Gibbon. Les rangs confédérés s'éclaircissent à vue d'œil. Garnett, dont la brigade a conservé un peu d'avance, et qui, malade, n'a pas voulu quitter le poste d'honneur, tombe mort à cent mètres de la ligne fédérale; ses troupes s'arrêtent un moment. Elles sont aussitôt rejointes par Kemper, qui, à soixante mètres en arrière, a laissé leur droite déborder sa gauche. Les deux brigades forment une ligne un peu flottante, qui ouvre le feu contre l'ennemi. Mais les projectiles confédérés vont s'aplatir par milliers sur la paroi de rochers, bientôt mouchetée, comme une cible, de taches bleuâtres, et sur le mur derrière lequel les unionistes s'abritent. La partie est trop inégale : il faut fuir ou charger. Ces vaillants soldats ne se sont arrêtés que peu de minutes, le temps nécessaire à Armistead pour arriver en ligne. Encouragés par l'exemple de leurs chefs, ils gravissent la pente qui s'élève devant eux ; leur cri de guerre se mêle au roulement de la fusillade ; la fumée enveloppe bientôt les combattants. Gibbon, voyant l'ennemi s'avancer si résolument, veut l'arrêter par une contrecharge, mais sa voix se perd; ses soldats tirent avec précipitation, sans quitter leur place : les confédérés arrivent sur eux.

» Malheureusement pour les assaillants, leur droite, n'étant pas protégée par Wilcox, prête le flanc au petit bois qui dépasse la ligne fédérale. Les soldats de Stannard, cachés sous la feuillée, ont peu souffert du bombardement ; Hancock, toujours prompt à saisir l'occasion décisive, les fait former en potence sur la lisière du bois pour prendre d'écharpe la ligne ennemie. Deux régiments de la droite d'Armistead reçoivent ainsi un feu meurtrier, qui les décime et les désorganise. Le reste de la brigade se jette derrière le centre de la ligne de Pickett, qui, suivant elle-même ce mouvement, incline un moment vers Hays, pour se redresser et aborder enfin, corps à corps, les fédéraux. Armistead, pressant ses hommes, a gagné le premier rang entre Kemper et Garnett ; si toutefois on peut distinguer encore les régiments et les brigades dans cette masse serrée qui, toute sanglante, semble poussée par une force irrésistible, supérieure aux volontés individuelles de ceux qui la composent, et se jette comme un coin sur la ligne unioniste. Le choc est terrible : il tombe d'abord sur les brigades

Hall et Harrow, puis se concentre sur celle de Webb, contre laquelle les assaillants refluent de droite et de gauche. Celui-ci, au milieu de ses soldats, les encourage par son exemple ; il est bientôt blessé. On lutte à l'arme blanche; les confédérés percent la première ligne des fédéraux ; mais ceux-ci, délogés du mur, se retirent sur la seconde, formée de légers épaulements qui garnissent la crête auprès de leurs canons. Ces pièces tirent à mitraille sur les assaillants. Hancock et Gibbon amènent toutes leurs réserves. A gauche de Webb, Hall, voyant sa droite débordée, a rectifié sa ligne par une demi conversion en arrière qui le place sur le flanc des assaillants; plus loin, Harrow, n'étant pas attaqué directement, avance sa gauche; et, malgré le désordre inévitable dans un pareil moment, il réussit à prendre presque à revers la ligne de Pickett. Les troupes qui sont à droite et à gauche accourent sur le point menacé. Humphreys envoie la brigade Carr au secours du 2e corps. Les régiments se confondent : les chefs ne savent où sont leurs soldats; mais tous en masse se pressent, se serrent et forment pêle-mêle un rempart vivant et compact de plus de quatre rangs de profondeur. Un petit bouquet d'arbres, près duquel Cushing a placé ses canons, et qui domine tout le plateau, est l'objectif que les confédérés ne perdent pas de vue. Armistead à pied, son chapeau sur la pointe de son épée, s'élance pour l'atteindre. Avec cent cinquante hommes, décidés à le suivre, il perce la foule des combattants, franchit l'épaulement et arrive sur les canons, qui ne peuvent plus tirer, de peur de tuer indistinctement amis et ennemis. Mais, au même moment, il tombe percé de coups à côté de Cushing, son jeune et vaillant adversaire. Ils gisent tous deux au pied du bouquet d'arbres qui marque le point extrême atteint par les confédérés dans ce suprême effort. Comme la coquille sur le rivage, qu'une mer furieuse atteint, mais n'a plus la force de recouvrir, de même ces quelques arbres, désormais historiques, sont la limite devant laquelle s'arrête la marée de l'invasion, limite tracée par le sang de quelques-uns des plus braves soldats qu'ait produits l'Amérique.

» En effet, si les fédéraux ont vu tomber bon nombre de leurs chefs, si leur artillerie reste sans munitions, d'autre part, l'effort des assaillants est épuisé. A droite Wilcox a pris le pas de course pour couvrir le flanc de Pickett; mais la direction qu'il suit l'amène dans le fond parsemé de broussailles où le Plum-Run prend sa source et le sépare de cette division, à laquelle il ne

peut plus porter aucun secours. Pettigrew, à gauche, fait de son mieux pour la soutenir. Sa propre brigade et celle d'Archer sont arrivées sur la ligne de Hays, mais elles n'ont pu l'enfoncer. Trimble, qui les suit de près, les appuie vigoureusement. Lane a déjà pénétré la première ligne des fédéraux, établie, là comme ailleurs, au pied de la pente ; et, commençant à gravir cette pente, il approche du mur qui, nous l'avons dit, se trouve en ce point à peu près à mi-côte. Archer et Scales, couverts, à leur droite, par le mouvement de Pickett, qui a passé le même mur dans la partie où il longe la plaine, ont devancé Lane de quelques instants. Mais les deux brigades de gauche de Pettigrew, demeurées en arrière, ne peuvent ou ne veulent pas arriver à temps pour les soutenir.

» Après un combat à bout portant, très court, mais très meurtrier, dans lequel Trimble est grièvement atteint, ses troupes et celles de Pettigrew se retirent avant même que ces deux brigades, sous Thomas et Perrin, soient parvenues à leur hauteur, et pendant que Pickett combat encore à droite. Le feu régulier de la ligne inébranlable de Hays jette de ce côté les assaillants dans le plus grand désordre, dès qu'ils ont fait un pas en arrière. Les quatre brigades du 3e corps qui viennent d'être ainsi repoussées laissent aux mains de l'ennemi deux mille prisonniers et quinze drapeaux. Quelques régiments des brigades Archer et Scales, qui débordent la gauche de Hays, se jettent à droite et se joignent aux soldats de Pickett encore aux prises avec Gibbon : renfort bien insuffisant pour ceux ci qui se trouvent ainsi isolés, sans appui, sans réserves au milieu de la ligne fédérale. Kemper est blessé à son tour.

» Sur dix-huit officiers supérieurs et quatre généraux, Pickett et un lieutenant-colonel restent seuls debout ; ils n'ont presque plus personne autour d'eux, et c'est miracle de les voir encore sains et saufs dans une telle mêlée. La division ne se replie pas : elle est anéantie. Les drapeaux, qui tout à l'heure flottaient bravement sur les parapets ennemis, tombent successivement à terre, pour n'être plus ramassés que par les vainqueurs. Nombre de soldats, n'osant traverser une seconde fois l'espace sur lequel se croisent les feux fédéraux, jettent bas les armes ; parmi ceux qui tentent de regagner les lignes sudistes, les balles font encore bien des victimes. La lutte a cessé. Sur quatre mille huit cents hommes qui ont suivi Pickett, douze à treize cents à peine se retrouvent derrière les canons d'Alexander ; trois mille cinq cents ont

été sacrifiés et douze drapeaux abandonnés dans cette charge funeste.

» Cependant Wilcox, ayant perdu de vue Pickett, est arrivé au pied des pentes sur lesquelles est massé le 3e corps fédéral; après avoir reformé sa brigade dans le terrain bas et couvert de broussailles qui borde ces pentes, il la déploie et reprend sa marche, pour appuyer Pickett, qu'il croit encore engagé à sa gauche. Les unionistes qui, de leur position dominante, embrassent tout le champ de bataille, s'étonnent de tant d'audace; car, en cet instant, la grande lutte est déjà terminée. A deux cents mètres de la gauche de Wilcox, et dans son alignement, s'élève sur la hauteur le bois dans lequel Stannard vient de ramener les troupes qui ont opéré de l'autre côté une si utile diversion contre Pickett. Apercevant un nouvel adversaire, il leur fait faire la même manœuvre en sens opposé et porte en avant, jusque derrière une forte clôture, deux régiments, dont le feu prend d'écharpe toute la ligne des confédérés. Ceux-ci s'arrêtent et ripostent; mais ils reconnaissent alors leur isolement; l'artillerie fédérale les crible de coups; celle qui devait les soutenir se tait, faute de munitions; ils s'aperçoivent du désastre de leurs camarades et se retirent précipitamment, en laissant deux cents des leurs sur le terrain. Pendant ce temps, les soldats de Pickett, mêlés à ceux de Pettigrew et de Trimble, ont pris le plus court pour traverser la vallée, et, au lieu de gagner leur point de départ, se sont rejetés plus au nord sur l'extrémité de Seminary-Hill, non loin du site choisi par Lee pour observer la bataille.

» Le combat a été si promptement terminé que les renforts destinés aux assaillants n'ont pas eu le temps de couvrir leur retraite. A droite de l'ancienne position de Pickett, qui n'est plus occupée que par l'artillerie et les débris de la brigade Wilcox, Mac Laws fait avancer un peu Wofford et la brigade Barksdale, commandée par le colonel Humphreys; ce dernier déploie une partie de ses forces en tirailleurs, à droite de Wilcox, et forme, auprès des canons confédérés, un rideau qui serait bien faible, il est vrai, si les fédéraux tentaient sérieusement de le percer. Plus à gauche, Perry, puis Wright, n'attendent qu'un signal pour recommencer le combat. Mais Longstreet leur défend de s'avancer, déclarant avec raison qu'une nouvelle attaque n'aboutirait qu'à faire verser inutilement un sang précieux. Il ne s'agit plus, en effet, de renouveler l'assaut, mais bien d'arrêter la désorganisation de l'armée. Assis impassible sur une barrière de bois, il dirige,

de là, son état-major qui va en tous sens, rassembler les fuyards. Lee, promptement accouru, se jette à cheval au milieu de ceux-ci, et s'efforce de les retenir par ses discours, trouvant pour chacun une parole d'encouragement et prenant sur lui-même toute la responsabilité du désastre.

» Ces hommes, toujours habitués à le suivre en avant, et pleins d'une admiration aveugle pour lui, s'arrêtent à sa voix. Mais le désordre est grand: de tous côtés, les blessés forment de lugubres processions qui se pressent vers les ambulances. Les généraux confédérés ne parviennent à rallier qu'un petit nombre de combattants et les rangent à la hâte auprès des canons, contre lesquels ils s'attendent à voir l'ennemi s'avancer avec des troupes enivrées par la victoire. Cette artillerie sans soutiens se prodigue, il est vrai, pour dissimuler sa faiblesse, et l'une des batteries de Henry, postée seule en avant, à droite des Vergers, continue le combat, sous le feu concentré des pièces ennemies.

» Du côté des fédéraux, l'anxiété a été grande pendant la lutte. Meade, qui se trouvait à gauche, est accouru, suivi par les bataillons réduits du 3e corps, au moment de la défaite de Pickett.

» On ne peut croire cependant que Lee ait risqué tout le sort de la bataille dans cette attaque partielle et qu'il ne tente pas encore un effort décisif avec tout le reste de son armée. On attend donc; on relève les blessés, on reforme les rangs. Sur le point où l'on a lutté corps à corps, les combattants, venus de droite et de gauche, sont tous mêlés. Humphreys s'est massé derrière le 2e corps; une partie de la division Birney, qui, comme lui, a suivi Meade, s'est placée à gauche, prête à prendre l'ennemi de flanc s'il pénétrait plus avant ; toute la division Doubleday s'est portée à la hauteur de Stannard, tandis que Robinson est arrivé, en même temps, pour renforcer la droite du 2e corps. Enfin deux brigades du 12e corps, appelées par Meade de l'autre extrémité de la ligne, paraissent un peu après la fin de la mêlée.

» Le général en chef donne à Newton le commandement des 1er, 2e et 3e corps, à la place de Hancock, et le charge de rétablir l'ordre sur le théâtre du dernier combat. Mais, l'expérience faite par Pickett ayant prouvé combien il était dangereux de traverser l'espace découvert qui sépare l'ennemi de Zeiglers-Grove, Meade court à gauche, avec l'espoir de prendre l'offensive de ce côté. Cette aile se compose du 5e corps et de la plus grande partie du 6e. Le premier, qui s'est fortifié sur les Round-Tops et leurs con-

treforts, peut fournir la division Crawford, encore peu éprouvée. Sedgwick, après avoir laissé deux brigades à l'est du grand Round-Top, celle de Shaler, près de Geary et celle de Neil sur le Rock-Creek, en a encore trois sous Wright et deux sous Wheaton qui n'ont pas été engagées et occupent l'espace compris entre le 5e corps et l'artillerie de Mac Gillivray. Wheaton à gauche et Wright à droite sont formés sur plusieurs lignes de profondeur. A leur droite, la division Caldwell, par l'ordre de Hancock, se tient prête à prendre l'offensive. Parmi les troupes qui ont, comme elle, souffert la veille, il y en a beaucoup qui, encouragées par le succès dont elles viennent d'être témoins, pourraient reprendre le combat contre un ennemi encore plus maltraité qu'elles.

» Les soldats, quoique fatigués par de longues marches, seraient encore en état de faire un vigoureux effort. Sur quel point de la ligne ennemie pourait-on diriger cet effort ? Un officier anglais, le colonel Freemantle, qui se trouvait alors auprès de Longstreet et pouvait juger les choses froidement, a déclaré que, malgré le désordre de l'infanterie, l'artillerie aurait, à son avis, suffi pour arrêter toute attaque directe. Mais on pouvait manœuvrer offensivement sans renouveler la faute commise par l'ennemi. Il n'avait réussi que dans les attaques faites à l'abri des bois et des ravins voisins du Plum-Run : c'est par là qu'il fallait opérer. Les forces qu'on avait devant soi formaient un vaste demi-cercle qui s'appuyait, par ses deux extrémités, à la route d'Emmettsburg et dont le sommet touchait les pentes du grand Round-Top; on pouvait de cette hauteur apercevoir les six ou sept brigades espacées sur cette longue ligne et isolées du reste de l'armée par la désorganisation du centre. C'est donc Hood et Mac Laws qu'on pouvait et qu'il fallait surprendre, frapper et détruire.

» Telle est sans doute la pensée de Meade en se portant à gauche. Mais il n'ose risquer un grand mouvement, qui seul pourrait être efficace. Trop nouveau dans le commandement, il n'a pas assez de confiance en lui-même pour risquer beaucoup afin de gagner beaucoup. Où sont les anciens collègues dont l'avis aurait pu lui inspirer une résolution hardie ? Reynolds a été la première et la plus illustre victime de cette grande lutte; Hancock, l'âme de la défense, est blessé : il a pu, il est vrai, dicter de sa civière un billet pour supplier son chef de prendre l'offensive ; mais il n'est pas là pour exécuter ce qu'il propose ; Gibbon a payé sa gloire par une grave blessure; Sickles, qui a pu commettre la

veille une erreur, bien pardonnable d'ailleurs, mais dont le jugement ferme, le sang-froid, l'ardeur contagieuse et la brillante parole ont tant de fois soutenu les cœurs de ses compagnons d'armes, Sickles, aujourd'hui mutilé sur son lit de douleur, est perdu pour l'armée du Potomac ; Butterfield, quoiqu'il ne soit que légèrement atteint, est, pour le moment, hors de combat.

» D'ailleurs rien n'a été prévu pour sortir de la défensive. Si Pleasonton, qui n'a sur le champ de bataille ni commandement ni responsabilité, sollicite Meade de saisir cette occasion pour se montrer d'emblée un grand capitaine, l'hésitation, d'autre part, se peint sur maintes figures ; hésitation bien légitime, car, plusieurs mois après, nombre d'officiers généraux viennent déclarer sous serment devant les membres du Congrès, qu'à leur avis toute attaque aurait échoué. Ils ont le sentiment d'avoir échappé à un immense danger et d'avoir assez fait pour le moment. L'invasion est repoussée; en tentant davantage, on pourrait tout compromettre. Enfin tous sont paralysés par l'erreur ordinaire des chefs unionistes : ils croient l'ennemi beaucoup plus nombreux qu'il ne l'est réellement. L'audace agressive des confédérés a obtenu ce résultat, toujours si important à la guerre, de tromper l'ennemi sur leur véritable force, et les protège ainsi à l'heure critique. Sous cette impression, Meade veut les tâter avant de les attaquer sérieusement. Il ne donne aucun ordre à Sedgwick et prescrit simplement à Sykes de pousser à gauche sur le terrain qu'il aurait fallu occuper en grande force, une reconnaissance dont il ne détermine même pas l'importance. Cette opération se trouve ainsi confiée à une seule brigade de la division Crawford qui, sous Mac Candless, tient, depuis le matin, la partie du bois de Trostle voisine de la rive droite du Plum-Run. Laissant à Bartlett la garde de ce bois, Crawford et Mac Candless, s'avancent à travers le champ de blé que jonchent, depuis la veille, des centaines de morts, de mourants, de blessés évanouis. Sans s'arrêter à ce douloureux spectacle, les fédéraux pénètrent, vers cinq heures, dans le bois situé à l'ouest de ce champ.

» Comme nous l'avons dit, la position des confédérés est très exposée de ce côté. Law, ayant envoyé la brigade Anderson tenir tête à Kilpatrick sur la route d'Emmettsburg, a été obligé de déployer sur une ligne longue et mince le reste de sa division. Son ancienne brigade à droite, puis celle de Robertson, font face à l'est sur les pentes inférieures du Round-Top ; Benning occupe la colline de Devils-Den et donne la main à Kershaw, qui forme

la droite de la division Mac Laws. Le reste de cette division couvre la position des Vergers : Semmes et Wofford, massés près des maisons, la brigade Barksdale, déployée tout entière en tirailleurs, dont la chaîne s'étend jusque devant les positions occupées par Wilcox avant l'attaque.

» Vers quatre heures, peu de temps avant que Mac Candless reçoive l'ordre de s'avancer, Law, qui comprend le danger auquel l'expose l'échec de Pickett, se décide à ramener toute sa troupe en arrière. Les deux brigades de droite se replient, sans être inquiétées, vers la route d'Emmettsburg. Kershaw, ayant reçu de Mac Laws un ordre semblable, abandonne le bois qu'il a conquis la veille sur Caldwell et prend la direction des Vergers. Mais Benning a mal compris ses instructions et, loin de suivre ce mouvement, il allonge sa ligne pour occuper la position que Kershaw vient de quitter. Sa gauche, en s'étendant ainsi, rencontre Mac Candless, qui, après un court engagement, lui enlève une centaine de prisonniers et oblige toute la brigade à une prompte retraite. Kershaw se trouve isolé à son tour; et se croyant déjà entouré, a recours, pour échapper à l'ennemi, à une manœuvre que nous mentionnons à cause de sa singularité. Il envoie, au pas de course, les porte-drapeaux de ses régiments planter leurs étendards à quelques centaines de mètres en arrière à droite, sur l'autre rive de l'affluent du Plum-Run, et commande ensuite à ses soldats de se débander, pour aller isolément se reformer dans cette nouvelle position. Un ennemi actif ne leur aurait pas permis de se réunir de nouveau ; mais Mac Candless, n'osant s'aventurer plus loin sans appui, s'arrête avant le ravin, satisfait d'avoir repris presque tout le champ de bataille de la veille et ramassé plus de deux cent cinquante prisonniers. Le triste soin de relever les trop nombreux blessés, demeurés sans secours depuis vingt-quatre heures, le retient à chaque pas et l'occupe bien avant dans la nuit.

» L'obscurité qui couvre le champ de bataille, rend toute entreprise sérieuse désormais impossible. Wheaton, qui a reçu enfin l'ordre de soutenir Mac Candless, s'avance, à la droite de celui-ci, avec la brigade de Nevin, suivie par celle de Bartlett; mais il est trop tard et il s'arrête à bonne distance des Vergers. Lorsque les informations recueillies par Mac Candless parviennent enfin à Meade, on ne peut plus songer, de part ni d'autre, qu'à calculer les résultats de la journée. » [1]

[1] Comte de Paris; ouvrage cité.

Pendant ce temps les cavaleries de Stuart et de Kilpatrick se livraient un chaud combat à l'est de Gettysburg sur la route d'York, sans lien avec la grande bataille et dont le résultat, indécis, n'aurait tourné au profit des sudistes que s'ils avaient eu la victoire aux Round-Tops et à Cemetary-Hill. Mais c'est le contraire qui était arrivé. Stuart, au lieu de pouvoir pénétrer sur les derrières des fédéraux, n'avait plus qu'à couvrir la retraite de sa propre armée, cruellement décimée et encombrée de colonnes d'ambulances.

« En effet, lorsque le soleil se couche pour la troisième fois sur ce champ de carnage, l'arrêt du Dieu des armées est irrévocablement prononcé. Les confédérés se sentent vaincus : donc ils le sont...

» D'ailleurs, l'anéantissement de la division Pickett, accompli sous les yeux d'une grande partie de l'armée, laisse chez tous les spectateurs une profonde impression. Une nouvelle hécatombe serait tout à l'avantage de l'armée unioniste, plus nombreuse et plus facilement recrutée que celle de Lee. Enfin des considérations matérielles interdisent aux confédérés de recommencer la lutte. D'une part, il faut ramener en Virginie tout le butin ramassé sur le sol des Etats libres, non dans un simple esprit de lucre, mais par une sage prévoyance ; car les chaussures, les draps, le bétail réquisitionnés en Pensylvanie contribueront plus à prolonger la lutte qu'une stérile victoire. D'autre part, les munitions d'infanterie sont fort diminuées et celles de l'artillerie tellement réduites, que celle-ci ne pourrait soutenir, pendant plus d'une heure, une canonnade comme celle du 3. Les communications avec la Virginie sont trop incertaines pour qu'on puisse compter sur l'arrivée de convois expédiés de Richmond. Lee vainqueur se serait approvisionné dans les coffres de l'ennemi ; repoussé, il est obligé, par cela seul, de regagner la Virginie : une logique implacable le veut ainsi...

» Heureusement pour eux, les soldats de Lee ne partagent pas les noirs pressentiments qui durent à ce moment assaillir leur commandant en chef : tout en reconnaissant leur échec, ils ne doutent pas du succès final de la campagne et comptent qu'une nouvelle manœuvre à la Jackson les conduira à Baltimore.

» Mais Jackson n'est plus au milieu d'eux, et, pendant que ces espérances de victoire adoucissent l'agonie des blessés qui encombrent toutes les maisons de la ville et les fermes du voisi-

nage, dès le coucher du soleil les soldats valides reçoivent l'ordre de faire un premier pas en arrière.

» Les habitants de Gettysburg, qui viennent de passer deux jours et demi dans la plus cruelle des situations, qui, pour suivre les progrès de la bataille, pour deviner de quel côté penchait la victoire, ont interrogé avec anxiété les visages de leurs ennemis établis au milieu d'eux, se trouvent soudain délivrés. Ewell, rappelé par Lee, abandonne rapidement toutes ses positions, et, avant le point du jour, il a établi ses trois divisions au nord du séminaire, sur la route de Cashtown. Longstreet s'est replié, de son côté, en arrière des Vergers et de la route d'Emmettsburg, de sorte que, le 4 au matin, toute l'armée sudiste occupe, du nord au sud, sur l'arête de Seminary-Hill, une ligne droite, peu étendue et très solide. Des retranchements, promptement élevés, la rendent encore plus forte. Lee ne leur demande qu'une protection éphémère, car il sent bien que chaque jour d'inaction, en présence de l'ennemi, aggraverait sa situation; mais, en attendant l'heure de la retraite, il peut, dans cette position, braver son adversaire, si celui-ci est assez imprudent pour venir l'y chercher. Sa puissante artillerie, qui garnit la crête et s'appuie à la lisière des bois, commande toutes les approches; son infanterie, placée en arrière, est parfaitement abritée : Longstreet, massé à l'ouest des Vergers, ne permet plus de tourner la droite. La cavalerie confédérée protège les deux ailes de l'armée; Stuart, qui a été obligé de faire un détour au nord, n'ayant pas été informé à temps de la retraite d'Ewell, couvre le flanc gauche avec trois brigades; Fitzhugh Lee, avec la quatrième, est allé à Cashtown, pour escorter les convois réunis en ce point; Imboden, qui, après une pointe bien inutile à Mac-Connelsburg, vient de rejoindre l'armée avec une brigade à cheval, une batterie et quelque infanterie, protège, au sud, l'extrémité de la ligne de Longstreet; enfin Robertson et Jones, revenant en arrière, occupent, le 4 au matin, les défilés du South-Mountain, que l'armée va franchir.

» Cependant, dès que le crépuscule est venu marquer la fin de la lutte, les fédéraux se sont mis en devoir de reformer leurs régiments, de rectifier leurs positions, de ramasser les blessés; Birney a, vers neuf heures, fait avancer une partie de ses soldats, à la suite de ceux de Wheaton, sur le champ de bataille encore couvert des cadavres de leurs camarades. La nuit est sans nuages, la pleine lune jette sa tranquille lumière sur les formes immobiles de ceux qui dorment déjà pour l'éternité, ou qui,

trop faibles pour se plaindre, attendent la mort comme une délivrance. Mais, malgré l'horreur d'un tel spectacle, cette nuit calme est surtout employée par les combattants épuisés à se reposer avec sécurité. Chacun attend le jour pour voir ce que va faire l'ennemi. Le matin, on s'aperçoit de sa concentration sur Seminary-Ridge. A droite, Slocum s'avance jusqu'à la route d'York ; à gauche, Sedgwick occupe tout le champ de bataille du 2 ; au centre, Howard, avec une partie du 11e corps, descend de sa citadelle dans la ville de Gettysburg. La cavalerie seule est poussée en avant, pour tâter l'ennemi. Buford et ses deux premières brigades partent, dès le matin, de Westminster pour Frederick ; Merritt, avec la troisième, quitte le champ de bataille pour le rejoindre dans cette ville, d'où ils se dirigeront sur Williamsport ; Kilpatrick, prenant, outre ses deux brigades, celle de Huey, de la division Gregg, marche par Emmettsburg sur Monterey ; la brigade Gregg observe la droite et suivra plus tard la route de Cashtown, dont Mac Intosh occupe le débouché, à l'entrée de la ville de Gettysburg.

» Le jour, en s'avançant, a permis aux fédéraux d'étudier la position de leurs adversaires, et ils ont bientôt reconnu que, malgré le prestige de la victoire, ils s'exposeraient, en l'attaquant, à un échec aussi sanglant que celui de Magruder lorsqu'il lança ses troupes enivrées de succès sur les pentes de Malvern-Hill. Il est évident qu'immobile en ce moment à leur vue, Lee se prépare cependant à un grand mouvement. Mais est-ce une retraite ou cette fameuse marche de flanc qu'ils redoutent depuis deux jours ? Dans le second cas, ils ne sauraient quitter les positions dont la conservation leur a coûté si cher, avant d'avoir vu l'ennemi s'ébranler, afin de le surprendre au milieu de cette opération. Dans le premier, quelque intérêt qu'il y ait à devancer les confédérés sur le Potomac, il faut encore, tant qu'ils resteront à portée, protéger contre un retour offensif les milliers de blessés qui gisent sur le champ de bataille. Si Meade connaissait la supériorité numérique de son armée, il pourrait, tout en conservant ses positions, menacer un des flancs de l'ennemi et inquiéter ainsi ses mouvements, quel qu'en soit l'objet ; le 6e corps, qui n'a pas sérieusement souffert, renforcé par la division Crawford, pourrait, dès le 4 au matin, opérer contre l'extrême droite de Lee et se trouverait ainsi parfaitement placé pour le harceler dans sa retraite.

» Ces sortes d'indices, grâce auxquels l'instinct des grands

hommes de guerre sait deviner les véritables projets de leurs adversaires, n'auraient dû laisser dans l'esprit de Meade aucune incertitude sur la prochaine retraite de l'armée sudiste: les mouvements des convois ennemis, les rapports des habitants qui venaient des lignes confédérées, devaient l'éclairer; enfin il aurait dû écouter le sentiment presque unanime de son armée, qui ne demandait qu'à marcher en avant; car, en pareil cas, le jugement de tous est généralement juste. Mais l'état-major fédéral, prêtant à ses adversaires de tout autres desseins, se prépare uniquement à recevoir de nouveau leur attaque. Vers midi, pendant que les deux armées s'observent ainsi, une pluie torrentielle vient les inonder, détrempant les routes et les champs, et rendant impossibles les mouvements rapides de l'artillerie. C'est une nouvelle cause de souffrances pour les soldats fatigués et mal nourris, et chacun ne songe plus qu'à s'abriter de son mieux contre la tempête brusquement déchaînée.

» Lee profite de ce répit imposé par les éléments pour achever de préparer la retraite lente et méthodique qu'il n'a plus aucun intérêt à retarder. Tous les ordres sont donnés pour que l'armée se mette en marche au coucher du soleil. Les grands convois de vivres et de butin, réunis à Cashtown, sont dirigés sur Chambersburg. La facilité avec laquelle ils repassèrent la chaîne du South-Mountain prouve que Lee ne donna pas les vrais motifs de l'attaque du 2 lorsqu'il allégua l'impossibilité de reculer avec ces convois jusque sur le versant occidental des montagnes. Il a deux routes derrière lui, celle de Chambersburg au nord, celle de Fairfield au sud; la dernière est la plus courte et couvre la première. C'est celle que prendra toute l'armée: Hill en tête, suivi par Longstreet, et celui ci par Ewell, qui fermera la marche.

» Pendant ce temps, on entasse sur des chariots de toutes espèces les blessés qui peuvent supporter le transport; sauf les sections de munitions, toutes les voitures qui ont suivi l'armée se joignent à ce convoi, qui s'ébranle sur la route de Cashtown, où il ralliera le reste des équipages de l'armée. Imboden, ayant des troupes fraîches de pied et de cheval, reçoit la difficile mission d'escorter, à travers un pays ennemi, cette immense colonnne, qui compte dix mille bêtes de trait et se développe sur une longueur de vingt-huit kilomètres; il la conduira, sans s'arrêter, par Chambersburg et Hagerstown, jusqu'au Potomac, franchira avec elle le fleuve sur le pont de bateaux que l'armée a laissé à Wil-

liamsport, et l'amènera à Winchester; Lee lui donne plusieurs batteries d'artillerie pour l'aider dans cette tâche et lui confie son premier rapport au président Davis. A quatre heures après midi la tête de colonne s'est mise en marche vers l'ouest, et, lorsque, au milieu de la nuit, elle atteint, au delà de Cashtown, les autres convois, la queue n'a pas encore quitté les environs du champ de bataille : nuit horrible pour les milliers de victimes qu'un faux point d'honneur entraîne, de gré ou de force, à la suite de l'armée vaincue. Heureux ceux qu'on a jugés assez grièvement atteints pour les laisser aux mains de l'ennemi.

» La douloureuse procession s'avance lentement sur une route défoncée, au milieu de la tempête qui étouffe les plaintes des blessés, et d'une profonde obscurité qui cache leurs faces livides. Personne auprès d'eux pour les assister; car tous les hommes valides sont restés dans les rangs; de distance en distance seulement, un peloton de garde marche à côté des voitures, silencieusement, la tête basse, mais le fusil prêt, car on peut, à tout instant, s'attendre à quelque alerte. Quand un encombrement interrompt la marche, on en profite pour décharger les corps de ceux qui viennent d'expirer et les enterrer à la hâte. Une autre colonne, composée de deux mille prisonniers fédéraux valides, que Lee ne peut emmener et auxquels il a fait signer une parole fort irrégulière, se dirige, en même temps, vers Harrisburg, avec une escorte qui doit les remettre au premier poste unioniste.

» Pendant que les confédérés commencent ainsi leur retraite, Meade a réuni chez lui un nouveau conseil de guerre: il veut connaître l'avis de ses généraux sur l'état de l'armée et sur ce qu'on pourra lui faire faire le lendemain. Les sept corps d'armée, qui, peu de jours avant la bataille, comptaient quatre-vingt-six mille hommes présents, tant fantassins qu'artilleurs, et avaient reçu depuis un renfort de quatre mille, ne peuvent présenter le 4 au matin, qu'un effectif total de cinquante et un mille cinq cent quatorze hommes. Il en manque donc trente-huit mille à l'appel. Sur ce nombre, environ quinze mille ne sont ni tués, ni blessés, ni pris ; ce sont des traînards laissés sur les routes dans les dernières marches, des fuyards qui ont abandonné leurs camarades ou des égarés qui ont été séparés de leurs régiments pendant le combat. Tous rejoindront sans doute les drapeaux : mais ils ne seraient pas là pour prendre part, le lendemain, à une opération, et leur nombre prouve la désorganisation de certains corps. Faut-il rester à Gettysburg, ou, sans attendre les

mouvements de l'ennemi, entreprendre, le lendemain, soit une manœuvre sur son flanc, soit une attaque contre son front? S'il se retire, faut-il le suivre directement ou chercher, par la route d'Emmettsburg, à le devancer à Williamsport? Telles sont les questions posées par Meade à son conseil. La décision unanime est de n'aborder l'ennemi directement ni en l'attaquant, s'il reste dans ses positions, ni en prenant la même route que lui, s'il se retire. Les avis étant partagés sur les autres points, Meade prend le parti d'attendre encore vingt-quatre heures et, si l'ennemi se met en retraite, de le suivre sur son flanc, par Emmettsburg. Le général confédéré ne devait pas le laisser longtemps dans l'incertitude: le 5 au matin, son armée avait disparu, la crête de Seminary-Ridge était déserte, la bataille de Gettysburg terminée...

» Des deux côtés les pertes furent presque égales et énormes pour le nombre des combattants engagés, car elles s'élevèrent à 27 0/0 pour les fédéraux et à plus de 36 0/0 pour les confédérés. Sur ce point encore les rapports officiels sont précis. Les fédéraux perdirent 2,834 tués, 13,709 blessés et 6,645 prisonniers, en tout 23,186 hommes; les confédérés 2,665 tués, 12,599 blessés et 7,464 manquants, en tout 22,708 hommes, ce qui, avec les 300 hommes tués ou blessés dans la cavalerie le 2 et le 3, porte leurs pertes totales à un peu plus de 23,000, c'est-à-dire exactement au même chiffre que celles de leurs adversaires.

» Toutefois ces chiffres ne donnent pas encore une idée complète du mal que les deux armées se firent réciproquement dans ces sanglantes journées: ainsi, tandis que les états fédéraux n'accusent que 2,834 tués, les rapports des infirimers constatent l'enterrement de 3,575 cadavres d'unionistes; l'on peut évaluer à près de 4,000 le nombre des morts dans l'armée du Potomac, mille ou onze cents ayant promptement succombé à leurs blessures.

» D'autre part, Meade compte 13,621 prisonniers confédérés; mais comme parmi eux se trouvaient 7,262 blessés, il ne reste que 6,359 valides; le chiffre de 7,464, porté par Lee pour les manquants, doit par conséquent représenter, outre ces prisonniers valides, la plupart des hommes grièvement atteints dans l'attaque de Pickett et de Heth, et abandonnés sur le champ de bataille; il faut donc évaluer à plus de treize mille six cents le nombre des blessés confédérés. Il est permis de croire qu'après le combat, le chiffre de leurs morts s'accrut, en quelques jours, plus vite encore que dans l'armée unioniste.

» La bataille, si meurtrière pour tous, le fut surtout pour les officiers supérieurs qui s'étaient prodigués, de part et d'autre, et étaient tombés par centaines. Les confédérés perdirent dix-sept généraux dont treize blessés, trois tués et un pris. Les fédéraux eurent dix généraux blessés dont deux légèrement, et dont deux furent laissés aux mains de l'ennemi, sans compter Schimmelfennig qui resta trois jours caché dans Gettysburg, cinq généraux tués, dont un chef de corps, quatre colonels commandants de brigades tués et un blessé, en tout vingt officiers portant les étoiles de généraux ou en faisant les fonctions. Les confédérés laissèrent quarante et un drapeaux et trois canons aux mains de leurs adversaires : quelques drapeaux de moins et cinq ou six canons formaient les trophées qui constataient leur vaillance sans pouvoir les dédommager de leur échec. »

Tel est l'historique détaillé de la célèbre et importante bataille de Gettysburg, d'après l'ouvrage de M. le comte de Paris. Outre les observations critiques mêlées au récit, l'auteur a résumé ses remarques, notamment à propos des journées des 1 et 2 juillet, dans quelques pages spéciales que nous avons cru pouvoir retrancher afin de ne pas allonger trop nos citations. Ces remarques, frappées au coin d'un excellent jugement en la matière, se concentrent d'ailleurs toutes en deux principales que l'auteur développe avec la courtoisie et la délicatesse de touche qui lui sont propres. En quelques mots moins réservés, nous croyons pouvoir les résumer en disant que dans cette bataille accidentelle de deux armées en marche, rencontre imprévue au jour où elle eut lieu, les deux états majors adverses sont restés trop longtemps sans savoir exactement ce qu'ils voulaient faire. Les fédéraux ont fini par demeurer dans les bonnes positions où le hasard et leur indécision les avaient momentanément arrêtés, et ils les ont gardées avec tant de ténacité et de bravoure, qu'ils ont finalement remporté la victoire.

Quant au général Lee, il paraît avoir eu de très louables intentions, en voulant agir par sa droite contre la gauche et les revers des fédéraux. Mais c'est tout. L'exécution, et en premier lieu la formation de son ordre de bataille, ne répondait absolument pas à ce projet et semblerait indiquer plutôt un essai d'effort à sa gauche. Devenu concave, son ordre de bataille était fondamentalement vicieux contre une armée supérieure en nombre, ayant des renforts à portée et tenant d'aussi fortes positions.